



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

26 octobre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

26 octobre 1907.

Vers 1887, déjà possédé de la passion du gothique, j'allais fréquemment, pour l'assouvir, autant que me le permettait ma bourse de jeune homme, chez une marchande d'antiquités du boulevard Saint-Germain qui s'appelait Mme Auzière. C'était une étonnante femme que tous les grands amateurs d'art du moyen-âge ont connue et qui leur a laissé, ainsi qu'à moi, un inoubliable souvenir. Elle frappait au premier aspect par le singulier caractère de beauté religieuse qu'offrait son visage émacié, vieilli avant l'âge, aux grands yeux de fièvre, noirs, profonds et cernés de bistre. Étroit, volontaire et d'un jaune d'ivoire ancien, le front se bombait sous les plats cheveux blancs comme sous le bandeau d'étamine d'une nonne. Tirée aux coins, vers la terre, par deux impitoyables plis de souffrance, la

bouche mince aux lèvres violettes semblait réciter tout bas les *Ave* d'un rosaire, invisible dans les longues mains. Avec cela, les joues creuses, courbée dans des robes sombres et flottantes, un simple voile jeté sur la tête, et d'une santé si délabrée que certains jours elle pouvait à peine se traîner, s'appuyant aux meubles, elle donnait vraiment l'impression d'une *Mater dolorosa* chancelante aux pieds de la Croix. Et cette frêle et presque immatérielle enveloppe renfermait un esprit des plus élevés, une âme ardente de mystique dont seuls ont pu apprécier la noblesse et les vertus, ceux qui ont eu le privilège d'être admis chez elle, dans l'intimité de sa vie recluse.

Elle n'était point « marchande » par besoin, mais uniquement pour le gothique, dont elle avait la sainte et dévorante folie. Du douzième siècle à la fin du quinzième, elle se sentait aussi à l'aise que dans une antérieure existence retrouvée. Elle s'était exclusivement confinée et cloîtrée sous les arceaux de ces magnifique époques et la Renaissance, déjà, ne faisait plus battre son cœur. Après Louis XII, elle tirait la tapisserie.

Peu d'objets dans son magasin, une cinquantaine environ, mais toujours de premier ordre, d'un choix impeccable et sûr, d'une rigoureuse authenticité. On pouvait acheter de confiance. — « Dieu ne veut pas que je me trompe ! » disait-elle en souriant. J'ai passé là, en compagnie de

cette femme éminente, des heures délicieuses parmi ces vestiges d'un art qu'elle connaissait comme personne et dont elle raisonnait avec une éloquence d'évangéliste. Un émail ou un morceau de pierre entre les doigts, elle devenait aussitôt inspirée. La flamme mystérieuse qui l'éclairait en la consumant brûlait plus vive aux deux lampes de sanctuaire qu'étaient ses yeux, et sans effort elle trouvait sur les cathédrales des choses qui eussent stupéfié et ravi Michelet. Elle savait la Symbolique du moyen-âge aussi bien que Viollet-le-Duc, et on ne lui en eût pas remontré sur les *Bestiaires*.

Il vint un temps où sa santé ne lui permit plus de continuer le commerce dans lequel, malgré un gros chiffre d'affaires, elle n'avait jamais trouvé la fortune qu'elle ne cherchait pas. Sans quitter ce même boulevard, elle choisit alors, pour s'y retirer, un modeste logement en face du musée de Cluny et dont les deux fenêtres avaient vue sur les jardins, afin que, de son fauteuil d'infirme ou de la couchette de sa chambre, qui avait la sévérité d'une cellule, elle pût au moins apercevoir encore, parmi les branches dénudées à l'automne, un chapiteau fleurissant à l'extrémité de sa tige, un pigeon posé dans l'herbe comme une colombe eucharistique sur du velours vert ou la main bénissante de quelque évêque à la chape brodée de mousse. Mais elle dut bientôt déménager et, six mois après, elle s'éteignait très pieusement à Passy.

J'imagine que, sur son lit de mort, elle devait avoir la tragique majesté de ces abbesses que l'on voit couchées sur une dalle dans la pénombre de certaines vieilles églises.

L'affaire Thomas, qui, depuis une quinzaine, passionne, indigne et amuse aussi le public, eût rempli d'horreur l'honnête femme dont je viens d'évoquer le souvenir. Les exploits des voleurs de châsses l'auraient consternée. En lisant que tel reliquaire avait été brisé et mis en miettes par les bandits à cause de sa forme rare qui pouvait le faire reconnaître, elle eût certainement pleuré, si vive était chez elle la sensibilité artistique.

Parmi ceux de ses clients qui étaient aussi ses amis, elle comptait un saint prêtre, M. l'abbé Gounelle, que j'ai eu souvent l'occasion de rencontrer dans son magasin.

De petite taille, une hanche tournée et pied-bot, l'abbé Gounelle s'appuyait sur une grosse canne. Ses chapeaux étaient de taffetas mat, retenus au menton par un cordon noir formant jugulaire. Le visage, ainsi cerclé comme par la bordure de plomb d'un vitrail, paraissait celui d'une paysanne de cinquante à soixante ans, aux fermes joues, aux yeux fureteurs et bons, au nez malin et retroussé. Avec sa coiffure de garde-barrière, le balancement de son corps tordu et l'impressionnante bottine à semelle épaisse comme un pavé de cuir qui dépassait sa soutane et paraissait plus lourde à traîner

qu'un boulet, l'excellent homme datait vraiment du quinzième. Il était gothique et « par-vis-de-No-tre-Dame » en diable. Il semblait sortir de la rôtisserie de *la Reine Pédauque*. On se souvenait d'avoir vu et touché en voyage, au fond de quelque cathédrale, taillés en plein dans les miséricordes des stalles du chœur, des petits personnages naïfs et bancroches qui lui ressemblaient.

Favorisé de modiques rentes, il avait pu, à force d'économies et de privations, réunir dans son appartement une quantité de merveilles dont je demeurai muet le jour qu'il me fit l'honneur de me les montrer. Ivoires, émaux de Limoges, crosses, châsses des douzième et treizième siècles, encensoirs, chefs et pyxides étaient là dévotement rangés devant les soies et les velours tachés encore par la cire de cierges éteints depuis trois siècles, près des fragments de retables polychromés et des statues de la Vierge aux grands plis droits tombant en cassures vigoureuses sur le pied en pointe qui foule un morceau d'étoffe comme si c'était la tête du serpent.

Et le digne abbé, au fracas des omnibus Panthéon-Courcelles qui, en passant dans sa rue, ébranlaient les vitres, m'expliquait la pensée de sa vie.

— Voici. Nos jeunes abbés et futurs curés de France ne savent rien ou presque rien de l'art religieux. On ne le leur enseigne pas ou mal.

Ils ne connaissent pas les époques, les styles. Neuf sur dix sont incapables de distinguer le roman de l'ogival, et le flamboyant de la renaissance. Ils ignorent les chapitres et les pages de la Cathédrale, ce sublime livre de pierre qu'un vieil imprimeur du quinzième siècle appela : la Bible des pauvres. Les restes d'un art admirable et audacieux qui sont parvenus jusqu'à nous, intacts ou détériorés, depuis ces temps lointains, font à ces chers et aveugles enfants l'effet de vieilleries qui les laissent froids et indifférents quand ils n'en sourient pas. La plupart préfèrent pour eux et pour leurs églises ces Jésus roses et ces bleues madones au teint de poupée qui déshonorent presque tous nos sanctuaires. Et, comme ils n'aiment point les chefs-d'œuvre de ces époques fertiles et n'en soupçonnent pas plus la valeur commerciale qu'artistique, il arrive que si, d'aventure, ils en ont entre les mains dont ils puissent licitement disposer, ils les vendent à prix dérisoires aux marchands en croyant de bonne foi réaliser, pour le plus grand bien de leurs pauvres, une excellente affaire. Ou bien ils les surveillent mal et on les leur vole. Que de trésors ont été ainsi perdus ! J'ai donc formé cette petite collection où j'ai mis toute ma piété, tout mon cœur, que je me suis appliqué à composer comme si j'avais voulu écrire une belle prière, pour être léguée au séminaire de Saint-Sulpice, afin que, là, nos élèves puissent, grâce à elle, acquérir, —

avec les notions qui leur manquent, — le goût du *beau* et du beau *religieux* qui est le premier de tous, je devrais dire le seul. »

Je n'ai jamais revu l'abbé Gounelle. Il est mort il y a peu d'années, et je crois savoir qu'il avait mis à exécution son charmant et pieux dessein. Mais, depuis, le séminaire a été fermé : Où sont les sulpiciens aujourd'hui ? Qu'est devenu le petit musée du vieux prêtre boiteux au chapeau de garde-barrière ? L'a-t-on emporté ? Ou bien a-t-il été dispersé, vendu à la hâte ? Les trois colombes eucharistiques aux penes d'émail, au fin bec d'or, que j'ai vues suspendues à leurs chaînettes... sont-elles toujours au moins chez nous ? Planent-elles en France ? Ou sont-elles à Chicago dans la vitrine de quelque « roi du lard » d'où elles ne peuvent s'envoler ?...

L'affaire de Clermont-Ferrand m'a remis en mémoire, par contraste, les deux attachantes figures de Mme Auzière et de l'abbé Gounelle. Mais, je puis le dire sans malice : beaucoup parmi celles que j'ai pu coudoyer dans le monde extraordinaire du bibelot, sont loin d'avoir cette sympathique candeur.